

Emilie Kovacs

Journalisme de solutions

ou la révolution de l'information



Emilie Kovacs

Journalisme de solutions
Ou la révolution de l'information

© Emilie Kovacs, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1577-6



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma fille Nina

Remerciements

À Manoël, Caroline, Guillaume, Laurent, Brigitte, Solène, Xavier, Nathalie, Didier, Jean-Marie, Chloé, Audrey et Jacques.

Préface

La solution est-elle la solution ?

Les médias nous rendent-ils paranoïaques ? Les médias nous cassent-ils le moral ? Pourquoi les médias parlent-ils toujours des mêmes sujets... et tous en même temps ?

Ces questions et pas mal d'autres nous accompagnent depuis des années, nous autres lecteurs-spectateurs-internautes (et journalistes) et pas seulement depuis la déferlante des chaînes d'information continue puis des réseaux sociaux numériques. Le travail médiatique en France depuis des années est régulièrement mis en accusation : les médias ne traitent pas de l'essentiel et en même temps, ils ne parlent que des catastrophes et des mauvaises nouvelles, de guerres et de crises, ils nous angoissent en multipliant les faits divers, les plans sociaux, les comptes rendus de rapports sur l'effondrement de la planète, etc.

Il serait exagéré d'imputer à ces seuls éléments la baisse de fréquentation de la presse traditionnelle, et l'effondrement de la confiance dans les médias... Mais on peut faire l'hypothèse qu'une certaine lassitude des lecteurs – et un éparpillement croissant des fréquentations médiatiques – vient de là.

Comment réagir ?

Deux voies ont été explorées : personnaliser l'information d'une part (parler d'acteurs plutôt que d'événements, mettre « du *people* dans l'actu ») et traiter davantage de sujets dits « concernés » d'autre part (la proximité, le pratique, la vie mode d'emploi).

Mais il existe une troisième voie. Traiter des problèmes certes, mais aussi de leurs solutions.

Le journalisme de solution est apparu depuis quelques années comme une réponse à l'espèce d'étouffement que les lecteurs ressentent face à l'énormité des défis planétaires, des guerres et des crises décrites *ad nauseam* dans les médias (Que puis-je y faire ? Donc, je zappe...).

Certains journalistes ont décidé de « couvrir » des initiatives porteuses de solutions, des « bonnes pratiques » vérifiées, testées, pérennes et reproductibles (chaque mot est important). Ne nous y trompons pas, ce n'est pas du journalisme de « bonnes nouvelles », il s'agit bien de véritable journalisme. Il faut d'abord trouver ces projets, aller les voir, enquêter, les confronter aux regards des experts, puis les raconter au mieux.

Dans tout cela on trouve ce qui fait l'essentiel du journalisme aujourd'hui : il y faut des professionnels curieux ET généreux. C'est-à-dire vraiment ouverts, vraiment agiles et ayant vraiment envie de partager avec le public ce qu'ils ont trouvé. Des journalistes qui sortent de l'entre-soi et de la connivence stérile avec les pouvoirs.

Dans l'excellent ouvrage d'Émilie Kovacs on voit que de tels journalistes existent, qu'ils savent travailler et que les médias qui ont fait le choix du journalisme de solution peuvent s'en féliciter.

Notons quand même que le journalisme de solution n'est pas une démarche naturelle dans notre pays. Nous sommes en France très doués pour l'analyse des problèmes, la mise en perspective des crises, les articles définitifs sur le scandale du ceci ou les malversations de cela. Mais nous sommes paradoxalement assez peu outillés pour la démarche modeste qui consiste à trouver des projets de terrain, des acteurs innovants et sérieux, évaluer ces projets et les raconter les plus simplement possible. Rien de très spectaculaire là-dedans, il est vrai... Sauf que, c'est très utile.

Il s'agit sans doute d'un retour à des pratiques journalistiques traditionnelles et un peu oubliées au milieu des mutations profondes que connaissent les médias depuis la fin du xx^e siècle. Mais ce sont des

pratiques qui permettent aussi de présenter la vie de porteurs de projets et de traiter de sujets « concernant », même s'ils sont lointains.

Certes le journalisme de solutions n'est pas la panacée. Mais c'est un des éléments fondateurs d'un renouveau des médias. Ils deviennent ainsi des vecteurs de diffusion de pratiques porteuses d'espoir. Ils y gagnent en impact. Et en crédibilité.

En somme, tout le monde y gagne.

Didier Pourquery

Avant-propos

Voilà bientôt deux ans que j'ai fondé *EKOPO.fr*, un média en ligne dédié à l'économie positive. L'objectif d'*EKOPO* est de suivre de près la transition économique qui s'opère actuellement au sein des organisations privées et publiques. C'est une (r)évolution qui est en train de modifier les sociétés occidentales mais pas seulement. Tous les continents sont concernés. Le changement climatique, le gaspillage des ressources naturelles, la pollution visuelle, sonore, olfactive, les dérives du management vertical, la surconsommation, les dégâts des énergies fossiles ou encore le manque d'unité sociétale, démocratique et citoyen engendrent des questionnements profonds sur les modèles économiques des nations. Un phénomène qui ne fait que s'accroître, puisqu'il n'est en réalité pas nouveau. Plusieurs économistes avaient d'ailleurs tiré la sonnette d'alarme dès le XVIII^e siècle concernant le déséquilibre dangereux de l'explosion démographique face au partage des ressources naturelles. En 1798, l'économiste britannique Thomas Malthus avait par exemple souligné que « *le pouvoir d'accroissement démographique est infiniment plus grand que celui de la terre à produire la subsistance de l'homme* ». Une constatation que rappellera plus tard un autre économiste anglais, Donald Marron, dans son ouvrage *30 Second Economics*¹ : « *la plupart des économistes croient que le marché peut pallier la rareté des ressources ; par exemple quand le pétrole diminue, les prix montent, ce qui encourage les gens à moins consommer et à trouver d'autres sources d'énergie. Mais ce processus ne fonctionne pas toujours, surtout lorsqu'il s'agit de biens environnementaux communs comme les produits de la mer ou le climat, qui ne font pas l'objet de droits de propriété suffisamment élaborés. De ce fait, les gouvernements devraient rendre la croissance soutenable en la modérant par des incitations économiques fortes, telles des taxes antipollution ou un soutien financier aux technologies vertes.* » L'Homme paie le prix fort de sa négligence envers la Nature.

Aussi, face aux limites d'un système économique mondial à bout de

souffle et aux enjeux planétaires auxquels font face notre civilisation actuelle, la recherche d'un nouveau modèle est devenue urgente et prioritaire.

En 2012, un groupe de travail présidé par l'économiste français Jacques Attali s'est constitué pour établir le rapport *Pour une économie positive*². Remis au président de la République François Hollande, ce dernier soulève précisément le caractère pressant de l'enlisement contemporain généralisé. Pour y remédier, le rapport énumère 45 solutions sous forme de « propositions » à mettre en œuvre dans les cinq années par la France « qui pourrait les porter devant le Conseil européen, le G8, le G20 ou encore l'ONU »³. » Mais avant de détailler ses pistes d'amélioration, le rapport revient sur le dysfonctionnement économique actuel : « La crise actuelle s'explique justement très largement par le caractère non positif de l'économie de marché : la domination du court terme a envahi toutes ses sphères, et en premier lieu la finance. Alors qu'elle avait pourtant comme fonction d'origine de transformer le court terme (dépôts des épargnants) en long terme (investissements), sa mission initiale a été largement dévoyée dans de nombreux pays avec le mouvement de dérégulation, de désintermédiation et d'informatisation amorcé il y a une trentaine d'années. La finance est ainsi devenue un secteur à part entière, en partie déconnecté du reste de l'économie, et voulant trop souvent le dominer plutôt que le servir. La dictature de l'urgence s'est ainsi répandue à toute l'économie : les entreprises sont devenues l'outil qui doit générer un rendement financier immédiat pour des actionnaires de plus en plus exigeants, de plus en plus volatils et éphémères, en occultant les autres parties prenantes de l'entreprise. » Le rapport met ici parfaitement en lumière l'un des plus grands paradoxes de notre siècle : l'économie se perd dans ses rouages, n'ayant comme urgence que ses résultats financiers au détriment de la planète qu'elle torpille sans état d'âme. Il y a là un problème lié à notre rapport au temps, non plus dicté par la Nature et les saisons, mais par une série de chiffres qui nous obsèdent. Tout s'est accéléré. Il faut aller vite, toujours plus vite.

« Cette évolution a fait perdre aux dirigeants d'entreprise la marge de